

garder les troupeaux dans les montagnes d'Écosse. Vivant dans la plus profonde solitude, il avait fini par aimer d'affection les sources, les ruisseaux, les grottes, les montagnes, le ciel, les nuages. Forcé, pour exister, de renoncer au commerce de ses semblables, il s'était passionné pour les beautés de la nature. Mais serait-il jamais devenu capable de les peindre si, par la force de sa volonté et par son application au travail, il n'avait acquis une instruction variée et un remarquable talent ? Son exemple nous apprend qu'un jeune homme dont l'enfance a été négligée, même complètement, peut réparer ce malheur, s'il sait vouloir et persévérer.

## § II. MODESTIE.

De tous les vices, le plus odieux, le plus dangereux peut-être, c'est l'orgueil. (*Traité de morale.*)

La sottise et la vanité sont deux sœurs qui se quittent peu. (*Moralistes orientaux.*)

Voulez-vous qu'on dise du bien de vous, n'en dites point; le moi est haïssable. (PASCAL.)

La modestie est l'ornement du mérite, elle lui donne de la force et du relief. (LA BRUYÈRE.)

Il faut mériter les louanges et s'y soustraire. (FÉNELON.)

Les hommes véritablement louables sont sensibles à l'estime, et déconcertés par les louanges :

Être vain de sa noblesse, de sa fortune, de ses talents, c'est reconnaître qu'on en est indigne. (B.)

Rougir de son premier état ou de l'humble condition de ses parents, lorsqu'on s'est élevé plus haut, c'est se montrer ingrat envers la Providence. C'est faire preuve à la fois d'un esprit étroit et d'un mauvais cœur; c'est être en même temps orgueilleux et stupide. (B.)

### Platon <sup>1</sup>.

Platon, à l'époque où toute la Grèce était pleine de sa gloire, se rendit, pour voir les jeux <sup>2</sup>, à Olympie, où il logea

1. Célèbre philosophe athénien, disciple de Socrate : il a composé de très-beaux ouvrages. Mort 347 ans av. J. C.  
2. C'étaient des fêtes magnifiques

qui se célébraient tous les quatre ans au solstice d'été, et auxquelles prenaient part tous les peuples qui composaient la confédération de la Grèce.

avec des personnes dont il n'était pas connu et dont il eut bientôt gagné la bienveillance par ses manières polies et son caractère plein de douceur. Il ne leur parla ni de sciences ni de philosophie; seulement il leur dit qu'il s'appelait Platon. Après la célébration des jeux, ils allèrent avec lui à Athènes, où le philosophe les reçut chez lui avec une politesse cordiale; alors ses hôtes lui dirent : « Conduisez-nous, s'il vous plaît, chez ce célèbre philosophe qui porte le même nom que vous; si nous sommes venus à Athènes, c'est en grande partie pour le voir. — C'est moi-même, » leur répondit Platon avec un sourire modeste. Ces étrangers, surpris d'apprendre qu'ils avaient eu sans le savoir un compagnon aussi illustre, reconnurent que tout le bien que l'on disait de Platon était encore au-dessous de la vérité, et que sa modestie était égale à son mérite.

### Épaminondas <sup>1</sup>.

Les ennemis d'Épaminondas, pour le mortifier, le firent nommer *téléarque* : c'était un emploi indigne de lui, et qui consistait à faire nettoyer les rues. Loin d'avoir l'air de considérer ces fonctions comme au-dessous de lui, il les accepta de bonne grâce et les remplit avec zèle. On dit à ce sujet : « Épaminondas a prouvé par son exemple que ce n'est pas la place qui fait honneur à l'homme, mais l'homme qui fait honneur à la place. »

### Turenne <sup>2</sup>.

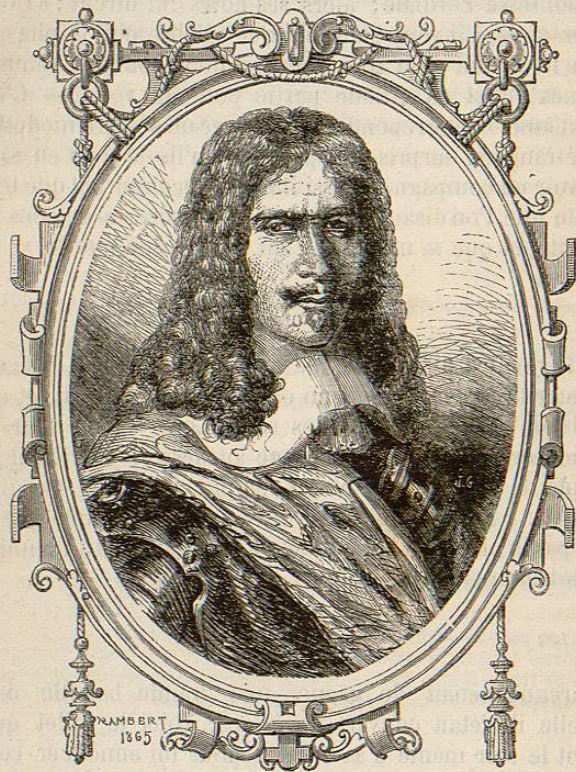
Turenne venait de gagner une grande bataille dans laquelle il s'était couvert de gloire; voici le billet qu'il écrivit le soir même à sa femme pour lui annoncer cette nouvelle : « Les ennemis sont venus à nous; ils ont été battus, Dieu en soit loué ! J'ai un peu fatigué toute la journée; je vous donne le bonsoir, et je vais me coucher. »

1. Général thébain, fameux par ses exploits et son désintéressement. Mort 363 ans av. J. C.

2. Un des plus grands et des plus vertueux capitaines qu'ait eus la France (1611-1675).



Ainsi il ne dit pas un mot de son habileté, de ses admirables manœuvres, de ses exploits héroïques. La modestie de ce grand capitaine ne se démentit jamais : « Qui fit jamais de si grandes choses ? » dit un de ses panégyristes ; « qui les dit avec plus de retenue ? Rempportait-il quelque avantage,



à l'entendre, ce n'était pas qu'il fût habile, mais l'ennemi s'était trompé ; rendait-il compte d'une bataille, il n'oubliait rien, sinon que c'était lui qui l'avait gagnée ; racontait-il quelques-unes de ces actions qui l'avaient rendu si célèbre, on eût dit qu'il n'en avait été que le spectateur, et l'on

doutait si c'était lui qui se trompait ou la renommée ; revenait-il de ces glorieuses campagnes qui rendront son nom immortel, il fuyait les acclamations populaires, il rougissait de ses victoires, il venait recevoir des éloges comme on vient faire des apologies, et n'osait presque paraître à la cour, parce qu'il était obligé, par respect, de souffrir patiemment les louanges dont le roi ne manquait jamais de l'honorer. »

Ce grand homme vivait à Paris avec une extrême simplicité, semblable aux héros de l'ancienne Rome, qui ne se distinguaient par aucun éclat extérieur. Il allait souvent à pied entendre la messe dans l'église la plus voisine, et de là se promener autour de la ville sans suite et sans aucune marque de distinction. Un jour, dans sa promenade, il passa près de quelques jeunes ouvriers qui jouaient à la boule, et qui, sans le connaître, le prièrent de juger un coup. Il prit sa canne, et, après avoir mesuré les distances, prononça. Celui qu'il avait condamné lui dit des injures ; le maréchal sourit, et, comme il allait mesurer une seconde fois, plusieurs officiers qui l'aperçurent vinrent le saluer. Le jeune insolent connut à qui il avait affaire et se confondit en excuses ; le maréchal lui dit seulement : « Mon ami, vous aviez grand tort de croire que je voulusse vous tromper. »

Il allait quelquefois au spectacle, mais rarement. Un jour, il se trouva seul dans une loge, où entrèrent quelques provinciaux en pompeux équipage. Ils ne le connaissaient pas et voulurent l'obliger à leur céder sa place sur le premier banc ; comme il refusa, ils eurent l'insolence de jeter son chapeau et ses gants sur le théâtre. Sans s'émouvoir, il pria un jeune seigneur qui se trouvait là de les lui ramasser. Ceux qui l'avaient insulté, l'entendant nommer, furent pénétrés de confusion et voulurent se retirer ; mais il les retint avec bonté et leur dit : « En se serrant un peu, il y aura facilement place pour tous. »



Catinat <sup>1</sup>.

Personne ne porta peut-être jamais plus loin la simplicité et la modestie que le célèbre Catinat, un des grands généraux de Louis XIV. Dans la relation qu'il envoya au ministre de la bataille de Staffarde<sup>2</sup>, qu'il venait de gagner, tous les chefs de corps étaient nommés, et le roi, au rapport du général, avait à chacun d'eux une obligation particulière. On n'apprit les propres exploits de Catinat que par les lettres de divers officiers : on sut que son cheval avait été tué sous lui, qu'il avait reçu plusieurs coups dans ses habits et une contusion au bras gauche. Il était si peu question du général dans sa relation, qu'une personne qui en avait écouté la lecture demanda : « M. de Catinat était-il à la bataille ? » Le lendemain, comme il allait féliciter un de ses régiments dont la valeur n'avait pas peu contribué à la victoire, plusieurs soldats qui jouaient aux quilles à la tête du camp quittèrent leur jeu pour s'approcher du général; Catinat leur dit avec bonté de retourner à leur partie. Quelques officiers lui proposèrent alors d'en faire une : il accepta et se mit alors à jouer avec eux aux quilles; un officier général qui se trouvait présent voulut en plaisanter, et dit qu'il était bien extraordinaire de voir un général d'armée jouer aux quilles le lendemain du jour où il avait gagné une bataille : « Vous vous trompez, répondit Catinat, cela ne serait étonnant que dans le cas où il l'aurait perdue. »

Que cette modération et cette tranquillité d'âme dans un moment qui serait pour tant d'autres un moment d'ivresse peignent bien le grand homme et le véritable sage !

Madame Dacier <sup>3</sup>.

Madame Dacier était une femme très-instruite et célèbre par ses ouvrages; un savant allemand, qui les avait lus et

1. Homme vertueux et grand général (1627-1712).

2. Dans le Piémont, 1690: Staffarde est un village à 6 hil. N. E. de Saluces.  
3. Morte en 1720.

qui en faisait grand cas, vint lui rendre visite à Paris et lui présenta son album pour qu'elle voulût bien y écrire quelque chose. Ayant vu dans cet album les signatures des plus célèbres littérateurs de l'Europe, elle dit qu'elle n'oserait jamais mettre son nom parmi tant de noms illustres. L'Allemand ne se rebuta pas : plus elle se défendait, plus il la pressait; enfin, vaincue par ses instances, elle prit la plume et inscrivit son nom avec cette sentence d'un auteur grec : « Le silence est l'ornement des femmes. »

Amyot <sup>1</sup>.

Jacques Amyot, célèbre par ses ouvrages, né à Melun d'une famille de pauvres artisans, fit ses études à Paris, sans autres secours de ses parents qu'un pain que sa mère lui envoyait toutes les semaines. On raconte que la nuit, faute d'huile ou de chandelle, il étudiait à la lueur de quelques charbons embrasés<sup>2</sup>. Quand, à force de privations et de travail, il eut achevé ses études, il devint professeur. Plus tard, il fut nommé précepteur des fils du roi Henri II, et fut comblé par ses élèves de dignités et de biens : il mourut grand aumônier de France et évêque d'Auxerre.

Lorsque, étant enfant, il se rendait à Paris pour faire ses études, il s'égara et tomba malade en chemin. Un cavalier, qui le vit étendu dans un champ, eut pitié de lui, le prit en croupe et l'emmena à Orléans, où il le mit à l'hôpital. Comme sa maladie ne venait que de lassitude, il fut bientôt guéri : on le congédia, et on lui donna douze sous. Quand il fut devenu riche, loin de rougir de cette aventure, il donna une rente considérable à l'hôpital d'Orléans, pour témoigner sa reconnaissance de cette charité et en perpétuer le souvenir.

Sixte-Quint <sup>3</sup>.

La première fois que le jeune Félix Péretti, qui devint

1. 1513-1598.

2. Voyez l'histoire d'Adrien Florent, page 74.

3. Né à Montalte, près d'Ascoli, en Italie; pape de 1585 à 1590 : régna avec gloire; dans son enfance il avait gardé les pourceaux.



ensuite pape sous le nom de Sixte-Quint, vint à Rome, il était dans une extrême détresse et ne possédait que très-peu d'argent; il délibérait en lui-même s'il l'emploierait à apaiser sa faim ou s'il s'en servirait pour acheter des souliers. Dans cette consultation intérieure, son visage exprimait les divers mouvements de son âme. Un marchand qui vint à passer, voyant son embarras, lui en demanda la raison. Le jeune homme la lui avoua ingénument d'une manière si agréable, que, charmé de son esprit, le marchand l'emmena chez lui, le fit bien dîner et par ce moyen mit un terme à son irrésolution. Félix, devenu pape, bien loin de rougir de cette aventure, aimait à la raconter. A son tour, il invita le marchand à dîner, et, non content de lui avoir accordé cet honneur, il le combla de bienfaits.

#### Duras.

[xvii<sup>e</sup> siècle.]

Un brave officier, nommé Duras, était fils d'un pauvre paysan; mais au régiment on ne s'en doutait pas, et on le croyait issu de l'illustre maison de Durfort de Duras. Son père étant venu le voir, il l'accueillit avec les transports de la plus vive joie et le présenta en blouse et en sabots à son colonel. Louis XIV, instruit de la manière dont cet officier avait reconnu, reçu et honoré son père, le fit venir à la cour et lui dit en lui prenant la main : Duras, je suis bien aise de connaître un des officiers les plus estimables de mon armée : je vous accorde une pension; mariez-vous, j'aurai soin de vos enfants; vous méritez d'en avoir qui vous ressemblent.

#### Madame de Maintenon<sup>1</sup>.

Trop souvent, dans la grandeur, on ne se rappelle ce que l'on a été que pour le faire oublier aux autres. La célèbre

1. Petite-fille de d'Aubigné (voir plus loin page 98), avait d'abord épousé le poète Scarron; après sa mort, elle éleva les enfants de Louis XIV, et

épousa secrètement ce monarque. Née à Niort, en 1635, dans une prison, M<sup>me</sup> de Maintenon mourut à Saint-Cyr, près de Versailles, en 1719.

M<sup>me</sup> de Maintenon s'en ressouvenait toujours, et ne s'en ressouvenait que pour faire plus de bien. Il se trouva un jour parmi la foule des solliciteurs dont ses salons étaient encombrés un homme qui, l'abordant avec une respectueuse hardiesse, lui dit : « Il y a quarante ans, madame, que je vous ai vue, et vous ne pourrez me reconnaître; mais vous ne pouvez m'avoir entièrement oublié. Vous souvient-il qu'à votre retour des îles, vous vous rendiez tous les jeudis à la porte du collège de la Rochelle, où, suivant l'usage de la plupart des communautés, on distribuait de la soupe aux pauvres? J'étais alors au nombre des professeurs de cette maison. Employé à mon tour dans cette distribution, je vous distinguai dans la foule des pauvres; je fus frappé de votre air noble et distingué, et l'embarras avec lequel vous vous présentiez pour avoir part à l'aumône excita ma compassion. — C'est donc vous, monsieur, lui dit M<sup>me</sup> de Maintenon, qui, pour m'épargner la honte d'être confondue avec ces pauvres malheureux, fîtes apporter la soupe chez moi, en me témoignant mille regrets de ne pouvoir m'accorder qu'un si médiocre secours? Vous me rendîtes doublement service, et en faisant cette aumône, et en m'épargnant la douleur de la recevoir en public. Maintenant que puis-je faire pour vous! »

Le vieillard lui dit que, depuis plusieurs années, il avait quitté le collège de la Rochelle; que, par suite de circonstances malheureuses, il était actuellement maître d'école dans un village; qu'il bornait toute son ambition à une cure, et que, d'après tout ce que la renommée lui avait dit d'elle, il espérait l'obtenir de sa protection et peut-être de sa reconnaissance. M<sup>me</sup> de Maintenon répondit qu'elle ne se mêlait point de nomination aux cures, qu'elle ne savait pas s'il était propre à une place de ce genre; qu'elle le pria donc de se contenter, pour le moment, d'une bourse de cent pistoles<sup>1</sup> qu'elle lui donna en lui promettant de lui envoyer chaque année une somme égale.

1. Pièce d'or de 10 livres, qui valait alors à peu près 20 francs de notre monnaie actuelle.



Bernadotte<sup>1</sup> à Vienne.

[1798.]

Le général Bernadotte, devenu plus tard roi de Suède, avait été envoyé par la république française en qualité d'ambassadeur à Vienne. On sut dans cette cour altière qu'il avait servi comme simple soldat dans un régiment dont était colonel M. de Béthizy. On crut humilier le guerrier français en lui rappelant qu'il avait commencé sa carrière par être simple soldat. Un jour, dans un cercle brillant et nombreux, le baron de Thugut, ministre autrichien, lui dit : « Monsieur l'ambassadeur, nous avons ici un ancien officier émigré qui prétend vous avoir beaucoup connu autrefois. — Puis-je vous demander quel est cet officier? — Il se nomme M. de Béthizy. — Oui, je le connais parfaitement; c'était mon colonel, et j'ai eu l'honneur d'être simple soldat sous ses ordres; je le déclare, si je suis devenu quelque chose, je le dois aux bontés et surtout aux encouragements que ce brave chef a bien voulu me donner. Je regrette que ma position actuelle ne me permette pas de l'accueillir à l'hôtel de l'ambassade de France, comme je le désirerais<sup>2</sup>; mais dites-lui bien, je vous prie, que Bernadotte, son ancien soldat, a toujours conservé pour lui des sentiments de respect et de reconnaissance. » Qui demeura stupéfait de cette noble franchise? Ce fut le sot ministre qui, en croyant humilier le général français, lui avait donné l'occasion de faire valoir l'élévation de ses sentiments.

## § III. MODÉRATION DANS LES DÉSIRES. — DÉSINTÉRESSEMENT.

Il y a une noble émulation qui mène à la gloire par le devoir : mais l'ambition, ce désir insatiable de s'élever au-dessus et sur les ruines

1. Bernadotte, célèbre général français, né à Pau en 1764, est devenu roi de Suède en 1818, sous le nom de Charles-Jean ou Charles XIV. Mort en 1844. Son fils lui a succédé.

2. L'ambassadeur de la république française ne devait avoir aucun rapport avec les émigrés.

mêmes des autres, est un vice encore plus pernicieux aux empires que la paresse même. (MASSILLON.)

Il faut se contenter de sa position et en tirer tout l'avantage possible. Il n'y a pas de condition si dure où un homme raisonnable ne trouve quelque consolation :

C'est être riche que de se contenter de ce qu'on a :

Une âme élevée n'estime l'argent que pour le bon usage qu'on peut en faire : elle s'abstient de tout profit dont la source ne serait pas parfaitement pure :

Si vous avez le nécessaire, sachez en être content. Les palais, les domaines, les monceaux d'argent et d'or ne guérissent ni les fièvres du corps ni celles de l'âme. (*Moralistes anciens.*)

L'argent est un bon serviteur, et un mauvais maître. (*Adage populaire.*)

L'avarice est plus opposée à l'économie que la libéralité. (LA ROCHE-FOUCAULT.)

L'avare est celui qui n'ose toucher à son argent, qui n'en est que le triste gardien, et semble ne se réserver aucun droit, que celui de le regarder. Quel bien lui en revient-il? (BOSSUET.)

Cincinnatus<sup>1</sup>.

Les Romains, dans un moment de crise<sup>2</sup>, élurent consul<sup>3</sup> Cincinnatus, l'homme le plus distingué de son siècle par ses talents militaires et par la simplicité de ses mœurs. Les envoyés du sénat et du peuple allèrent le chercher dans sa modeste maison de campagne, et le trouvèrent conduisant lui-même sa charrue; ils le saluèrent du titre de consul et lui présentèrent le décret de son élection. Cincinnatus fut peu touché de cet honneur; mais l'amour de la patrie ne lui permettait pas d'hésiter : il accepta.

En se séparant de sa femme, il lui recommanda le soin de son petit domaine : « Je crains bien, lui dit-il, que nos champs ne soient mal cultivés cette année. »

Par sa sagesse et sa fermeté, il parvint à apaiser tous les troubles de Rome et retourna ensuite dans sa solitude se livrer aux travaux des champs.

Quelque temps après, les Sabins et les Èques<sup>4</sup> envahirent le territoire de Rome : Cincinnatus est encore tiré de sa

1. Mort l'an 438 av. J. C.

2. L'armée romaine était cernée par les Èques et les Volsques.

3. Les consuls étaient, à Rome, les

chefs de la république. Il y en avait deux. On les élisait chaque année.

4. Peuples voisins des Romains et souvent en guerre avec eux.